

LES LIMITES DU TRANSCENDANTAL

sous la direction de
Jean-Baptiste Fournier
& Laura Tavernier



PHILOSOPHIES

Si la philosophie transcendantale se définit de prime abord comme une pensée des limites de la pensée, alors penser les limites du transcendantal semble nous enfermer dans une mise en abyme pour le moins douteuse. Mais les limites du transcendantal ne sont pas du même ordre que les limites que fixe la critique, qui en est inséparable, et ce qu'il s'agira de penser ici n'est au fond rien d'autre que les difficultés inhérentes aux thèses et aux questionnements transcendantsaux ainsi que l'extension de ce qu'il convient d'appeler « philosophie transcendantale » après Kant.

L'intuition directrice de cet ouvrage est que la fidélité même au transcendantalisme exige d'en redéfinir les frontières et d'imposer certains reformatages aux thèses canoniques de l'idéalisme transcendantal. Aussi faut-il porter le transcendantal à ses limites, tant en un sens conceptuel qu'historique, et délimiter corrélativement la sphère transcendantale. Quatre limites du transcendantal sont mises au jour dans cet ouvrage : sa limite métaphysique ou spéculative (en lien avec le problème de la genèse de la sphère d'expériences et des questions transcendantsales), sa limite empirique (autour de la question de l'acquisition et de l'historicité du transcendantal), ses limites épistémologiques (les reformatages exigés par les sciences modernes) et, enfin, les bornes qu'il est nécessaire d'assigner, historiquement, au transcendantalisme.

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Jean-Baptiste Fournier est maître de conférences en histoire de la philosophie allemande contemporaine à Sorbonne Université. Il a publié Carnap et la question transcendantale (Paris, Vrin, 2021) et, à Sorbonne Université Presses, il a codirigé un ouvrage collectif intitulé *Edifier un monde : la notion d'Aufbau chez Carnap et en phénoménologie* (2022), avec Dominique Pradelle et Julien Farges.

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure et agrégée de philosophie, Laura Tavernier prépare actuellement une thèse intitulée « Kant et le problème du donné », sous la direction d'Antoine Grandjean.

PENSER LES LIMITES,
ILLIMITER LA PENSÉE

Isabelle Thomas-Fogiel

Collection « Philosophies »
dirigée par Marwan Rashed

série « Histoire des philosophies »

Édifier un monde.

Autour de la notion d'Aufbau chez Carnap et en phénoménologie
Julien Farges, Jean-Baptiste Fournier & Dominique Pradelle (dir.)

L'Or dans la boue.

Leibniz et les philosophies antiques et médiévales
Vincent Carraud (dir.)

Montrer l'Âme.

Lecture du Phèdre de Platon
Anca Vasiliu

Malebranche.

Mathématiques et philosophie
Claire Schwartz

La Jeune Fille et la Sphère.

Études sur Empédocle
Marwan Rashed

série « Philosophie contemporaine »

Les Arts et les Images.

Dialogues avec Dominic McIver Lopes
Laure Blanc-Benon (dir.)

Le Monde en projets.

Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman
Alexis Anne-Braun

LES LIMITES DU TRANSCENDANTAL

Jean-Baptiste Fournier
& Laura Tavernier (dir.)

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours
de l'UR 3552 « Métaphysique : histoires, transformations, actualité »
et de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de ce PDF : 979-10-231-5342-2
© Sorbonne Université Presses, 2026

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0765-4
© Sorbonne Université Presses, 2024

Mise en page Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)/3 d2s (Paris)

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

Les limites historiques du transcendantal

Isabelle Thomas-Fogiel

Peut-on assigner des limites à la pensée des limites ? Telle est l'une des manières dont pourrait s'entendre l'énoncé *les limites du transcendantal*. De fait, chez Kant¹, le terme *transcendantal* est, à chaque étape de son élucidation, dépendant de l'acte de poser des limites. Proche – quoique nullement synonyme – du terme *critique*², le transcendantal qualifie en tout premier lieu un type spécifique de recherche ou d'investigation (*Nachforschung*³) qui a pour finalité de tracer la ligne de démarcation entre les usages légitimes et non légitimes de la raison spéculative. Plus précisément, l'adjectif *transcendantal* renvoie à une manière de procéder mise en œuvre afin de résoudre un problème circonscrit : celui

- 1 Il m'a semblé requis de partir de son usage du terme. Certes, les commentateurs les plus avisés n'ont cessé d'en souligner les ambiguïtés. J'ai donc pris le parti de cerner ce qui ne saurait être évacué de sa définition sans qu'il ne devienne un concept différent : critique, *a priori*, etc., termes auxquels on l'a trop souvent identifié.
- 2 Il y a entre eux une différence de niveau de réflexion et d'extension ; d'où la nécessité pour Kant de spécifier souvent le terme *critique* par *transcendantal* ou encore, dans les *Prolégomènes* : « idéalisme critique ou mieux transcendantal » (Immanuel Kant, *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können*, Ak. IV ; trad. fr. Jean Gibelin, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris, Vrin, 1930, p. 59).
- 3 Par exemple en B 297, qu'Alain Renaut traduit par « recherche » et André Tremesaygues et Bernard Pacaud par « investigation ». Avec l'adjectif *critique* Kant emploie plutôt le terme *Untersuchung*. Conformément à l'usage, nous citons la *Critique de la raison pure* en indiquant la page de la première (A) et/ou de la deuxième (B) édition, en chiffres arabes.

de la connaissance, mais non de la morale⁴ et, prioritairement, celui de la possibilité des jugements synthétiques *a priori*. En ce sens, le terme est indissociable du geste inaugural de limitation par lequel la notion d'*objet* n'est plus à déterminer comme chose indépendante qu'il faudrait ensuite rejoindre à l'aide de jugements qui lui seraient subordonnés, mais devient le système clos (et donc à nouveau limité) des règles ou conditions universelles et nécessaires à partir desquelles se configure un objet en tant qu'objet en général (objet transcendantal = X). Ce sont ces conditions qui une fois appliquées, de manière elle-même réglée, à l'empirie, délimiteront l'objet particulier qui est scientifiquement connaissable⁵. Le *transcendantal* désigne donc d'emblée un angle d'approche rigoureusement spécifié dont le geste intrinsèque réside dans la détermination des formes les plus générales de l'acte de connaître. C'est ce qui explique que ces conditions transcendantales soient dites « pures », non pas seulement parce qu'elles doivent être indépendantes de l'empirie (définition de l'*a priori*), mais parce qu'aucun élément empirique n'y doit être mêlé (définition de « pur⁶ »). Ainsi, toute investigation transcendantale est nécessairement de second ordre (connaissance de notre manière de connaître les

-
- 4 La *Critique de la raison pure* (introduction, canon, architectonique) puis à nouveau, le § 5 de la seconde introduction à la *Critique de la faculté de juger* exclut la morale du champ de l'investigation transcendantale. Que cela pose problème (débat illustré entre autres par Martial Gueroult et Victor Delbos) quant à la cohérence de Kant entre les deux premières *Critiques* n'est pas niable. Mais que la troisième *Critique* maintienne cette exclusion atteste que parler d'évolution entre les deux premières est périlleux.
- 5 L'objet transcendantal est dit = X car il exprime les structures les plus générales de tout objet possible. C'est donc le terme générique de la série de règles qui, dénombrées d'abord par l'enquête (esthétique et analytique des concepts), puis articulées entre elles (analytique transcendantale des principes), consignent la forme de toute objectivité. Les représentations particulières en constituent la matière. Ce composé (*forme* générale de l'objectivité et *matière* de telles représentations ponctuelles) délimite l'objet scientifique (objet nécessairement perçu). À ces deux « objets » s'opposent l'objet en soi, le noumène transcendant auquel nous n'avons pas accès dans le cadre de l'activité de connaître (ce qu'a pour but de vérifier la dialectique transcendantale).
- 6 La pureté est donc le critère déterminant pour qualifier un X de transcendantal.

objets⁷) et suppose une démarche réflexive qui mobilise un raisonnement d'un type particulier : la remontée aux conditions qui, précédant toute expérience, la rendent possible. C'est par cette investigation spécifique que nous parviendrons, à la fin de l'enquête, aux limites ultimes puisque l'ensemble des conditions conquises par la démarche marquent le point d'arrêt de toute connaissance possible. Il s'agit là d'une sorte de couronnement de cet acte de tracer des limites repérables à chaque étape de la définition. En effet, structurant toutes nos performances cognitives envisageables, ces conditions ne peuvent plus être justifiées par un principe supérieur et unitaire ou par une origine qui leur serait extrinsèque. La régression du philosophe mène donc à une clôture définitive et l'on ne saurait, par une sorte de réflexion au carré, s'enquérir de la condition des conditions et demander à nouveau comment est possible ce par quoi toute connaissance devient possible ; ce que soulignent sans ambiguïté les *Prolégomènes* : « Mais comment est possible cette propriété particulière de notre sensibilité ou de notre entendement et de l'aperception nécessaire qui est au fondement de tout penser, à cela il n'y a plus de solution ni de réponse, parce que c'est à elle que nous retournons toujours nécessairement pour toute réponse⁸ ».

Enfin, il convient, pour parfaire cette approche minimale de la signification kantienne du terme, de remarquer que *transcendental* est essentiellement un adjectif qui détermine la qualité d'un type de X (investigation, méthode, philosophie, exposition, analyse, déduction, logique, théorie, usage, argument, sujet, objet, réflexion, etc.) ; remarque qui devrait nous préserver de toute substantification hâtive (« le » transcendantal et non un X transcendantal) qui induirait l'idée erronée (pour Kant du moins⁹) que le transcendantal constitue un champ

7 Selon sa première définition dans la *Critique* : « j'appelle transcendantale toute connaissance qui s'occupe en général non pas tant d'objets que de notre mode de connaissance des objets en tant qu'il est possible en général » (Immanuel Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, B25 ; trad. fr. Alexandre J.-L. Delamarre & François Marty, *Critique de la raison pure*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1980, p. 777).

8 *Id.*, *Prolégomènes*, *op. cit.* p. 94.

9 Husserl, contre Kant, en fera clairement un domaine nouveau à explorer.

à part, une sorte de domaine spécifique s'associant métaphoriquement à une forme de monde ou de règne, association que n'évite pas toujours la mise en majesté du terme par sa nominalisation, à commencer par la formule de ce collectif : « les limites *du* transcendantal ».

Toutes ces précisions définitionnelles donnent consistance à notre question de départ en même temps qu'elles en circonscrivent la portée : c'est bien de la connaissance de l'acte de connaître dont il s'agit et plus précisément encore du geste philosophique par lequel nous posons des limites à la pensée théorique, cœur même de la pratique transcendantale. Néanmoins, même ainsi dissocié d'une entente trop large, le transcendantal n'a cessé depuis deux siècles de se voir opposer des limites, à comprendre en ce cas soit, trivialement, comme *les insuffisances ou impossibilités du transcendantal* soit, plus précisément, comme ce qui, excédant les frontières tracées par Kant, est susceptible de les remettre en question.

338

C'est pourquoi plutôt que d'ajouter à une liste déjà longue de nouvelles limites susceptibles d'affecter le projet transcendantal kantien, ce travail prendra plutôt pour objet l'acte même par lequel la philosophie, depuis la parution de la *Critique*, a assigné des limites au transcendantal kantien. L'entrée dans cette réflexion se fera par l'examen d'une querelle récente, celle initiée par la réponse de Bitbol (*Maintenant la finitude*) au livre de Meillassoux (*Après la finitude*)¹⁰. Différentes raisons ont motivé ce choix : d'une part, le terme *transcendantal*, et non quelques notions avoisinantes, est bien au centre de cette discussion ; d'autre part, ces deux positions se veulent clairement antithétiques ; dès lors, méditer sur cette opposition directe permettra peut-être de discerner un chemin autre que celui proposé par chacun de ces auteurs : abandon sans reste du transcendantal kantien (Meillassoux) ou transformation de sa signification par son englobement dans un espace plus large (Bitbol). Précisons, toutefois, que cette analyse de la relation de Bitbol au transcendantal (et, par contrecoup, de celle de Meillassoux) n'a pas pour finalité directe de prendre parti pour ou contre

¹⁰ Respectivement : Michel Bitbol, *Maintenant la finitude*, Paris, Flammarion, 2019, et Quentin Meillassoux, *Après la finitude*, Paris, Éditions du Seuil, 2006.

ces deux philosophies en leur ensemble¹¹, mais plutôt, dans une démarche qui se veut d'histoire de la philosophie tout d'abord et de philosophie de l'histoire de la philosophie ensuite, de mettre en lumière les gestes philosophiques ou opérations les plus générales qui structurent cette actuelle relation au transcendantal pour en rendre explicites les principales implications. Pour ce faire, il faudra d'abord cerner l'originalité de cette récente intervention par rapport à la longue histoire des relations au transcendantal kantien, pour ensuite détailler les gestes par lesquels Bitbol entend, contre Meillassoux, reconstruire le transcendantal en radicalisant toujours plus le geste qui en est la source. Ces analyses nous conduiront à un bien étrange paradoxe en même temps qu'elles ouvriront l'espace d'un questionnement différent sur le transcendantal : les voies par lesquelles on continue aujourd'hui à vouloir transformer ou dépasser le transcendantal ne doivent-elles pas être abandonnées, non pas en vue de restaurer la lettre kantienne, mais bien plutôt afin de pouvoir la situer autrement ?

LE TRANSCENDANTAL DANS TOUS SES ÉTATS

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ASSIGNER DES LIMITES AU TRANSCENDANTAL KANTIEN

À la volonté exprimée par Meillassoux de « rompre avec le transcendantal¹² » répond la tentative de reconstruction de Bitbol qui doit s'entendre comme recommencement au sens husserlien d'une réactivation d'un geste inaugural ; c'est ce que Bitbol appelle dès le début de son livre « le paradigme transcendantal¹³ » dont le sens emprunte aussi bien à Kant qu'à Fichte et Husserl ; le souci de Bitbol y est clairement de revivifier cette manière de philosopher en déconstruisant bien sûr les objections qu'elle peut susciter, mais surtout en proposant un nouveau visage, jugé plus

11 Je l'ai déjà fait, récemment encore dans « Beyond Realism and Correlationism, the Idealist Path », dans Jure Simoniti & Gregor Kroupa (dir.), *Ideas and Idealism in Philosophy*, Berlin, De Gruyter, 2022, p. 209-230.

12 Q. Meillassoux *Après la finitude*, op. cit., p. 39.

13 M. Bitbol, *Maintenant la finitude*, op. cit., p.42.

radical, du transcendantal. Mais, qu'il s'agisse d'en proclamer l'abandon ou d'en promouvoir une radicalisation transformatrice, la manière dont la rupture, d'un côté, et la transformation, de l'autre, seront justifiées passe par la mise en cause des strictes délimitations kantienne auxquelles l'analyse transcendantale a mené. C'est évident chez Meillassoux dont toute l'entreprise consiste à opposer aux prétendues limites de la connaissance, l'effectivité d'un savoir de la chose en soi et de l'absolu. Son texte s'attache donc à renouer avec une forme de réalisme robuste qui, sans nécessairement tomber dans l'écueil du « réalisme naïf » traditionnellement imputé à la conscience commune, se veut à la fois ontologique (il y a des êtres indépendants de nos schèmes cognitifs et perceptifs) et épistémologique (nous pouvons les connaître tels qu'ils sont en soi et non tels que nous les constituons). Une fois la connaissance effective d'une chose en soi réhabilitée, c'est tout l'édifice transcendantal qui est disqualifié et, avec lui, ses frontières et multiples interdits. Mais le rejet des strictes frontières kantienne est également (quoique de manière assurément plus complexe) le fait de Bitbol. En effet, s'il n'est nullement question pour lui d'abandonner le paradigme, il s'agit néanmoins de l'aménager jusqu'au point où, nous le verrons, il contestera les limites les plus ultimes définies par Kant, notamment en s'enquérant de ce qu'il nomme « les coulisses de l'arrière plan transcendantal¹⁴ ». Dans les deux cas, il y a une claire volonté de dévoiler ce qui excède le transcendantal en sa stricte acception kantienne, mais là où Meillassoux conclut à la nécessaire éradication du terme, Bitbol procède à une reformulation en laquelle le transcendantal est à la fois transformé, situé et englobé. D'un côté, nous assistons à une tentative de « détranscendantalisation¹⁵ » de la philosophie, de l'autre à une radicalisation transformatrice du terme kantien.

Avant que de détailler précisément les gestes qui président à cette double exigence de dépassement, il faut situer ces deux entreprises dans l'histoire pour mieux en éclairer l'originalité, car le rejet des limites qui donnent

14 Michel Bitbol, *Maintenant la finitude*, op. cit., p. 265.

15 Le terme est d'Habermas, parlant de l'entreprise de Hegel. Voir J. Habermas, *Wahrheit und Rechtvertigung*, Köln, Suhrkamp, 1999; trad. R. Rochlitz, *Vérité et justification*, Paris, Gallimard, 2001, p. 270-271.

sens à l'entreprise transcendantale kantienne n'a rien de nouveau et anime quasiment toutes les entreprises philosophiques d'envergure depuis deux siècles. De fait, qu'il s'agisse de stigmatiser chez Kant un défaut de fondation et de réflexion (Fichte et Hegel) ou de penser, avec Husserl, une expérience transcendantale qui, rompant avec le caractère par trop formel de la réflexion kantienne, transforme le transcendantal en un domaine intuitivement appréhendable et transgresse par là les strictes limites imposées par Kant, ou qu'il s'agisse, dans un geste symétrique inverse, de limiter encore plus que ne le fit Kant les prétentions de la raison spéculative, comme le propose par exemple Cohen lorsqu'il restreint l'enquête à l'énoncé des conditions de possibilité de la connaissance strictement scientifique et non de l'expérience en général, ou, en un tout autre sens, de ne retenir qu'un des aspects du transcendantal, par exemple la forme de l'argumentation comme chez Strawson¹⁶, en abandonnant tout l'édifice qui la justifie, ou, plus majoritairement encore, qu'il s'agisse d'exhiber certaines instances, faits ou expériences supposés excéder et donc mettre en échec la démarche transcendantale : l'expérience sensible ou artistique (Merleau-Ponty, Deleuze), le fait biologique (les querelles récurrentes sur le caractère inné ou acquis des formes de la connaissance, de Helmholtz à Malabou), le contenu des sciences expérimentales (Habermas), ou encore l'évolution effective des sciences (telle, la naissance des géométries non euclidiennes), quand ce n'est pas le fait même de l'histoire (les différentes vagues de l'historicisme), tous ces gestes ont en commun de remettre en cause la stricte identification kantienne des limites de la connaissance.

Certes, ces manières d'exhiber les insuffisances du transcendantal kantien conduisent à des positions frontalement opposées, puisque certains concluent à la nécessité de se débarrasser définitivement du terme quand d'autres y trouveront une motivation pour amplifier le geste de Kant en pensant au-delà de Kant à partir de Kant. À ce titre, l'opposition entre Fichte et Hegel sur la place à réserver à ce terme au sein de la philosophie donne le coup d'envoi à cette opposition, non pas seulement parce qu'ils sont chronologiquement les premiers grands

¹⁶ Voir Peter Frederick Strawson, *The bounds of sense: An essay on Kant's 'Critique of pure reason'*, London, Methuen, 1966.

récepteurs de l'entreprise, mais parce qu'ils illustrent une configuration qui ne cessera d'être reconduite par la suite. En effet, Fichte et Hegel partagent exactement le même diagnostic sur Kant, mais l'un modifiera, élargira et radicalisera l'appellation « transcendantal » quand l'autre, la jugeant « barbare¹⁷ », lui substituera un nouveau terme : le spéculatif. Fichte dénonce l'absence de fondation du transcendantal kantien en interrogeant inlassablement Kant sur le statut de son propre discours philosophique : Kant énumère les conditions de possibilité de la connaissance, lesquelles en marquent du même coup les limites, mais ne peut répondre à cette question « d'où le sait-il ? ». En un mot, il ne peut rendre compte de la manière dont, en tant que philosophe, il atteint le savoir des conditions de possibilité de la connaissance scientifique (catégories appliquées à une intuition). C'est bien la notion même de transcendantal qui est ici questionnée et son étroitesse, dénoncée. De même, Hegel posera la question de la provenance des conditions de possibilité de la connaissance, mais pour lui cette question revient à effectuer une sortie hors du transcendantal puisqu'elle consacre l'entrée de la philosophie dans le règne du « spéculatif ». Bref, tous deux constatent chez Kant un défaut de fondation et de déduction même si le terme *déduction* est plutôt compris par Fichte comme justification rationnelle et chez Hegel comme déduction génétique qui reconduit telle ou telle condition à un principe supérieur et fondateur (en l'occurrence : le Concept).

Dans cette première réception, c'est précisément l'acte de Kant de s'arrêter à tel endroit qui est incriminé. De fait, la démarche transcendantale comporte différents niveaux, car une fois admis que le transcendantal a minimalement pour essence de se diriger vers l'acte de connaissance et non vers les objets connus, il faut encore franchir divers paliers qui conduiront à la philosophie transcendantale comme

17 « C'est pourquoi Kant appelle sa philosophie philosophie transcendantale (ces termes sont barbares) » (Georg Wilhelm Friedrich Hegel *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, in *Georg Wilhelm Friedrich Hegel: Werke in zwanzig Bänden*. Band 18, Frankfurt, Holzinger, 1979; trad. fr. Pierre Garniron, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Paris, Vrin, 2019, t. 7, p. 1857).

totalité (fin de la première *Critique*) et non plus seulement comme investigation (début). Le premier palier est le dénombrement des formes pures. Le suivant, leur articulation en un système qui consigne les règles de toute objectivité ; le dernier, enfin, est l'acte de clôture par lequel Kant prétend ainsi être arrivé aux confins de toute connaissance possible sans espoir d'au-delà, du moins par la connaissance. Cet acte de clôture dessine une frontière définitive qui continue néanmoins d'être une bordure entre deux espaces hétérogènes qu'elle sépare et en même temps qu'elle les met en contact (la connaissance et l'illusion de la pensée lorsqu'elle prétend aller au-delà de la limite). Quoi qu'il en soit, la philosophie transcendantale sanctionne l'impossibilité de passer outre les conditions énumérées et d'en discourir à partir d'un point de vue surplombant. La métaphore de la terre, récurrente chez Kant, indique que nous sommes sur une île dont nous pouvons établir les dimensions avec une grande précision, mais dont nous pouvons sortir. Au-delà de notre île, il n'y a certes pas rien (sans quoi la notion de limite serait inconsistante), mais un espace où nous ne pouvons nous aventurer sans nous noyer. La limite devient ainsi, et paradoxalement, absolue. C'est cette absolutisation de la limite comme indéductibilité de la finitude que dénonceront tant Fichte que Hegel. Dit de manière triviale : ils lui reprochent d'avoir arrêté de creuser le roc sur lequel il se tenait en décrétant qu'au-delà de ce terme, la bêche de la connaissance ne pouvait que se tordre. Ainsi, même si leurs réponses se veulent opposées (abandon pour l'un, approfondissement transformateur pour l'autre), il n'en reste pas moins que leurs interventions ont en commun d'établir l'étroitesse des frontières imposées par Kant au savoir et par là se donnent toutes deux comme une illustration des limites du transcendantal kantien.

LA FORME LA PLUS GÉNÉRALE DE LA RELATION AU TRANSCENDANTAL KANTIEN

Approfondissons l'analyse pour mieux saisir les gestes philosophiques qui structurent le rejet, qu'il se veuille transformateur ou dénonciateur, du transcendantal kantien. La première réception du terme par Fichte et Hegel témoigne d'une tentative de contournement du transcendantal strictement kantien « par le haut » et non « par le bas » pour

repandre une métaphore d'Emil Lask. Ce dernier pensait que la tâche qui incombait aux philosophes de son époque était de fonder le transcendantal à la fois par le haut, en réassurant le statut du discours philosophique (comment prétendre connaître l'acte de connaître ?, question métaphilosophique) et par le bas, en ancrant les catégories dans l'expérience (le réel en général ou l'expérience vécue, telles les premières strates de notre rapport au monde comme l'antéprédicatif). La première réception de Kant (les trois grands systèmes idéalistes comme les percées romantiques vers l'absolu) allait clairement dans la direction ascendante ; la philosophie plus tardive, tout particulièrement celle de la seconde moitié du ^{xx} siècle, s'est plutôt attachée à interroger le transcendantal en partant du sol, du concret, puisque bon nombre d'entreprises ont consisté à exhumer des pans entiers de l'expérience (l'existence, le sensible, l'histoire, la vie, etc.) pour montrer en quoi ils étaient en excès par rapport aux limites ou frontières trop étroites définies par Kant. Ainsi à l'investigation transcendantale qui requiert nécessairement la mise en œuvre d'un type de raisonnement spécifique : la régression vers les conditions de possibilité, on a opposé la description (empirique, phénoménologique, historique, linguistique) de nos expériences les plus particulières. Mais même envisagé « par le bas », le balancement entre une proposition d'abandon et de radicalisation transformatrice se retrouve et permet de ramener la diversité des propositions à la structure illustrée par Fichte et Hegel, les premiers. Donnons-en un exemple parmi tant d'autres disponibles : le *linguistic turn* a induit deux types de postures : l'un d'abandon du transcendantal, où l'enquête sur le langage (logique et plus encore ordinaire) conduira à ériger des règles de connaissance (et avec elles de nouveaux interdits), règles qui, loin d'être pures et produites par l'action d'un sujet universel et abstrait, se trouvent toujours déjà inscrites dans les langues, c'est-à-dire déjà disponibles, voire données. En revanche, des tentatives comme celle de Apel ou même du premier Habermas¹⁸ effectuent un geste de transformation par

18 Sur les différentes étapes de l'évolution de Habermas qui s'éloigne progressivement du transcendantal, voir Isabelle Thomas-Fogiel, *Référence et autoréférence*, Paris, Vrin, 2005.

ré-englobement critique du transcendantal kantien, ce qui, à leurs yeux, justifie la conservation du terme. Plus encore, il est loisible de déceler à l'intérieur d'une même philosophie ce balancement entre abandon et radicalisation transformatrice. Tel est le cas de Deleuze et de son fameux « empirisme transcendantal », tel est aussi le cas du dernier Habermas qui, malgré toutes les distances prises avec sa première philosophie, continue néanmoins à parler de « quasi transcendantal¹⁹ ».

Bref, la forme générale de la relation au transcendantal demeure relativement stable depuis Fichte et Hegel, car, que l'on parte à l'abordage du massif kantien par le haut ou par le bas, toujours se retrouve ce même balancement entre deux propositions de dépassement : une considérable transformation des frontières tracées par Kant ou le remplacement du transcendantal par d'autres instances. Toutes ces entreprises, par-delà leur diversité, entendent bien exhiber les insuffisances du transcendantal en reconfigurant les frontières de notre île, cartographiées par Kant. Cette forme générale de la relation au transcendantal se retrouve inchangée chez Meillassoux et Bitbol, même si, assurément, les contenus objectés à Kant varient grandement d'une époque à l'autre.

L'EXACERBATION ACTUELLE DU GESTE DE LIMITATION DU TRANSCENDANTAL

L'originalité de ces deux auteurs réside moins dans la posture générale prise par rapport au transcendantal kantien (dépassement par éradication ou transformation par englobement) que dans son intensité. En opposant à Kant l'effectivité de la connaissance d'une chose totalement indépendante de nos schèmes perceptifs et cognitifs, Meillassoux fait exploser la notion même de limites de la connaissance, racine du transcendantal. Pour le dire de manière cavalière : au déprimant « *non possumus* » de Kant, il oppose un radieux « *yes we can* » ! Or, aussi étonnant que cela puisse paraître, pareille décision est relativement sans équivalent historique (sauf peut-être chez Hegel et Bolzano). En effet, bon nombre de propositions d'abandon que nous avons passées en revue en les systématisant, notamment celles du siècle dernier, n'ont pas consisté à dire qu'il n'y avait pas de limites

19 J. Habermas, *Wahrheit und Rechtvertigung*, op. cit. ; trad. fr., p. 270-271.

à la connaissance, mais à en proposer d'autres. Kant aurait fait une erreur d'identification sur la nature des limites ; là se trouverait l'échec de la philosophie transcendante. On arguera que l'île en laquelle nous sommes bel et bien enfermés n'est pas celle de notre esprit, déterminé par Kant comme commun à tout humain, mais, par exemple, celle de notre langage ou de nos formes de vie. Dans ce cas, la notion de limite, incarnée par la devise « *non possumus* », garde toute sa vigueur et l'échec de l'analyse kantienne est de n'avoir pas su identifier sa nature exacte. Ce geste de substitution d'une limite X à une autre Z demeure le même, quel que soit le contenu, supposé nouveau, conféré aux limites de notre connaissance : la physiologie plutôt que l'acte de l'entendement, les diverses structures sociales ou historiques plutôt que celle des facultés humaines en général, etc. Or, chez Meillassoux, c'est bien la notion même de limites de la connaissance qui est en question. Le transcendantal associé, non sans raison, à l'acte de tracer des frontières (et donc, aux yeux de Meillassoux, des barrières) est contesté à sa racine et non vétillé dans ses modalités. Par ce geste radical, Meillassoux entend délivrer la connaissance de la notion même de limites pour retrouver enfin un monde libéré du joug de nos schèmes qu'ils soient cognitifs, langagiers, historiques, sociaux ou perceptuels.

C'est à cette intensité qu'a voulu répondre Bitbol. À la destruction totale succède une reconstruction non moins radicale qui, puisant aussi bien dans les philosophies de Fichte et de Husserl, redessine entièrement la signification du transcendantal et en propose une approche plus réflexive (Fichte) et résolument phénoménologique (Husserl). Configurer autrement les limites de la connaissance identifiées par la démarche transcendante tout en interrogeant leur provenance (fondation par le haut) et dévoilant leur ancrage existentiel (fondation par le bas) sans pour autant, comme le veut Meillassoux, en finir avec le transcendantal, telle est l'entreprise de Bitbol. Décomposons les opérations qui président à cette reconstruction radicale pour en faire apparaître les problématiques implications.

UNE RECONSTRUCTION GÉNÉTIQUE, RÉFLEXIVE ET PHÉNOMÉNOLOGIQUE DU TRANSCENDANTAL

LIMITER ENCORE PLUS LA CONNAISSANCE

Acceptant le dilemme en lequel Meillassoux a enfermé la philosophie : réalisme ou corrélationisme, Bitbol assume l'adjectif « corrélationiste », mais en même temps bouleverse en profondeur la nature des limites kantienne. En effet, son enquête transcendantale ne le conduit nullement à des formes subjectives pures, *a priori*, nécessaires et universelles qui imposeraient leurs propres structures à la matière qu'est le divers sensible, délimitant ainsi toute objectivité à venir. Il entend bien plutôt démontrer que tout objet connu est la cristallisation ponctuelle et toujours révisable de l'interaction réciproque entre une partie du monde et un sujet empirique situé et immergé en ce monde. Cette thèse générale sur la relation sujet-objet est établie à partir d'une réflexion sur la pratique de la physique quantique que Bitbol définit comme un calcul visant à établir la probabilité de nos anticipations, lesquelles deviennent dès lors de simples paris, hiérarchisables à partir du critère de leur plus ou moins grande vraisemblance à une époque donnée. Le pari de l'éther lumineux était hier scientifiquement acceptable, car affecté d'un plus grand coefficient de probabilité comparativement à d'autres modèles scientifiques plus anciens ; il ne l'est plus après Einstein. C'est à partir de ce jeu de paris constamment révisables que Bitbol comprend non seulement l'activité scientifique, mais encore l'ensemble de la rationalité discursive. Ce qui est clairement en question dans cette opération de Bitbol, c'est l'identification par Kant de la nature des limites, puisque là encore on ne conteste pas qu'il y ait des limites à la connaissance, mais qu'elles soient telles que Kant les décrit. En ce sens Bitbol assume un corrélationisme « fort » ou « radical²⁰ » : les structures légales (telle la connexion entre la

20 Meillassoux parle du corrélationisme *faible* de Kant et *fort* de ses successeurs (voir *Après la finitude*, *op. cit.*, 42). C'est ce dernier que revendique Bitbol qu'il renomme « corrélationisme radical » qu'il veut conséquent (*Maintenant la finitude*, *op. cit.*, p. 435).

cause et l'effet) ne sont nullement pures ni moins encore universelles, mais surgissent du jeu incessant de la relation réciproque, catégorie maîtresse de son ontologie, qui rompt avec la distribution entre formes subjectives et matière d'un divers antécédent, inhérente à l'épistémologie kantienne.

Si l'on s'arrête à ce premier niveau de contestation du transcendantal kantien, alors il faut convenir que l'opération de Bitbol consiste à limiter encore plus la connaissance, c'est-à-dire à rétrécir son champ comme à rabattre ses dernières prétentions. En effet, l'enquête transcendantale chez Kant n'était pas seulement négative (il y a des limites imprescriptibles à la connaissance) puisque la régression par conscience d'impossibilité débouchait sur une conquête d'importance : il y a des structures universelles, communes à tout esprit humain. C'est par là que le philosophe critique conquerrait le droit de continuer à parler d'objectivité de la science et plus encore de vérité du discours tenu sur elle et, ce faisant, évitait le piège de Hume, enjeu de la *Critique* de l'aveu même de Kant²¹. Assurément, pour Kant la notion de vérité ne pourra plus jamais se définir comme conformité (correspondance, isomorphie, subordination, dépendance) à une chose totalement indépendante de nos schèmes perceptifs et cognitifs ; néanmoins la notion de vérité est, contre le scepticisme, fermement maintenue, car redéfinie à partir de celle d'universalité. La vérité ne se pense plus dans le sillage de la réalité (vérité comme correspondance ou détermination du réel comme faiseur de vérité²²), mais dans celui de l'universalité (*en tout lieu et en tout temps* un objet ne sera connaissable qu'à partir des conditions X). Or, Bitbol remplace la notion de vérité et même de validité objective par celle de « paris grâce auxquels les agents macroscopiques organisent par avance les conditions dynamiques de leur survie au cœur d'un environnement qui pourrait être chaotique²³ ». Sa mobilisation de la théorie énaactive de la

21 Voir Immanuel Kant, Préface au *Prolégomènes*, *op.cit.*, p. 10 à 14.

22 Je traduis de manière un peu légère l'expression de *truthmaker*, propre à l'actuelle théorie de la vérifaction, qui fonde une partie de l'actuel réalisme scientifique analytique et par laquelle David Armstrong a tenté de repenser la notion ancienne de correspondance comme subordination de la vérité à une réalité antécédente.

23 Michel Bitbol, *Maintenant la finitude*, *op. cit.*, p. 241.

relation sujet-objet lui permet même d'affirmer que le sujet connaissant est un organisme qui tire des « saillances significatives » de son environnement disponible « afin de s'orienter et de survivre en utilisant ses moyens sensori-moteurs limités²⁴ ».

Il apparaît donc que pour Bitbol : 1) l'identification des limites par Kant n'était pas la bonne²⁵ (reproche classique qui a fédéré tout le ^{xx}e siècle philosophique) ; 2) ces nouvelles frontières se révèlent encore plus étroites que ne le voulait Kant puisque nous n'avons plus affaire à des structures universelles, mais au résultat contingent d'une évolution non moins contingente. Il y a bien là une surenchère dans la pensée de limites : la finitude de la connaissance scientifique, et par extension de toute activité rationnelle et discursive, est encore plus radicale que Kant ne l'affirmait, puisque nous ne pouvons même plus prétendre asseoir la notion de validité objective ni sauver celle de vérité. Mais il y a plus que cette reconfiguration draconienne des contours de la connaissance rationnelle, puisque Bitbol entend aussi dépasser le seuil ultime de la philosophie kantienne : la clôture du système en une philosophie transcendantale qui présenterait de manière définitive les frontières de notre île.

GÉNÉTISER LE TRANSCENDANTAL

Par son recours à un ancrage à coloration biologique (l'évolution de l'espèce) et pragmatique (au sens où la vérité est pensée dans le sillage de l'utilité vitale et non d'une réalité en soi – réalisme – ou de l'universalité – idéalisme de Kant), Bitbol a franchi un nouveau palier dans sa contestation du transcendantal kantien. En effet, aux conditions de possibilité de la connaissance, il assigne clairement une genèse : l'évolution d'une espèce physiologiquement limitée. C'est là tout l'enjeu de sa discussion au chapitre V de son livre, qui rejoint les élaborations de Malabou sur l'épigenèse des formes de la connaissance²⁶.

24 *Ibid.*, p. 297.

25 *Ibid.*

26 Voir M. Bitbol, *Maintenant la finitude*, *op. cit.*, p. 262 sq.

Analysons ce point de loin le plus complexe, car d'apparence paradoxale. Bitbol est évidemment conscient que poser la question de la genèse ou de l'arrière-plan du transcendantal (ce qu'il appelle « ses coulisses²⁷ ») a deux conséquences quant à la signification du terme. La première est de risquer la contradiction dénoncée anticipativement dans les *Prolégomènes* ; la seconde d'opérer un retour à une sorte de réalisme biologisant, puisque proposer ce type de genèse des formes de la connaissance revient à faire du temps de l'évolution une sorte d'au-delà hypostasié sur fond duquel se déploierait progressivement telle formation de connaissance. Le philosophe aurait ainsi pour tâche nouvelle d'exhiber les « pré », « archi » ou « proto » conditions de l'activité de connaître. Pour dépasser ces difficultés, Bitbol a recours à deux arguments ; tout d'abord trouver au sein de la *Critique* elle-même l'indice de ce dépassement ; il modère donc l'interdit kantien : « Kant ne s'interdit pas d'évoquer obliquement une protogenèse du transcendantal ni d'en esquisser à plusieurs reprises le principe²⁸ ». Ensuite, il désamorçe l'opposition entre *a priori* et *a posteriori*, puisque les formes de la connaissance « ne sont ni antérieures à l'expérience ni tirées de l'expérience, mais *co-produites* avec l'expérience²⁹ ». Cette position de Bitbol a l'avantage, d'une part, de sortir de l'opposition rigide entre sujet et objet, d'autre part, de tenir compte de l'évolution des sciences tout en réitérant le refus de tout réalisme épistémologique. Néanmoins, la mutation qu'il fait subir au terme « transcendantal » reste considérable. Tout d'abord, sa remise en cause de l'universalité des formes de la connaissance implique, nous l'avons dit, une renonciation à la notion de vérité. Or le maintien d'une notion forte de vérité, qui passe sans s'y réduire par une élaboration nouvelle de la notion de validité objective, était la source vive en même temps que l'enjeu de la recherche transcendantale. De fait, que signifie l'expression soigneusement choisie par Kant d'*idéisme transcendantal* si elle ne se présente plus comme la voie médiatrice qui contourne les écueils tant du scepticisme, du dogmatisme que de la quiète naïveté des partisans

27 *Ibid.*, p. 265.

28 *Ibid.*, p. 261.

29 *Ibid.*, p. 264.

du sens commun si nombreux à son époque ? Par ailleurs, en amputant ainsi le transcendantal de son appui sur la notion de formes universelles, Bitbol semble ratifier le diagnostic de Meillassoux selon lequel le kantisme serait une forme sophistiquée de relativisme. Il contribue ainsi à enfermer, comme le voulait Meillassoux, la philosophie dans un dilemme : réalisme et maintien d'une notion forte de vérité ou corrélacionisme et renoncement à cette notion, laquelle se déclinera désormais selon les concepts plus faibles de vraisemblance toujours révisable et de probabilité à un instant T. Mais plus encore, et de manière éminemment paradoxale, car possiblement contradictoire, ce n'est pas seulement l'écueil sceptique ou relativiste qui guette le transcendantal reformulé par Bitbol, mais son exact contraire : le réalisme.

En effet, cette génétisation du transcendantal prend le risque de renouer avec un éthos réaliste puisqu'elle indexe, *in fine*, l'activité de connaître sur un simple « besoin vital de légaliser ce qui arrive³⁰ » et en fait ainsi la résultante, par définition empiriquement constatée, d'une « poussée adaptative initiée par l'évolution des espèces³¹ ». Dès lors, Bitbol, par sa redéfinition de la nature des limites de la connaissance, ne pourrait éviter les écueils du relativisme, mais, et contradictoirement, par sa référence à leur genèse, retomberait dans les hypostases du réalisme en découvrant, au-delà des formes différenciées de la connaissance, le principe de leur unité et de leur engendrement (le besoin vital ou la poussée adaptative). Ne serait-ce pas là l'indice que le geste de radicalisation du transcendantal kantien risque fort d'aboutir à sa négation et par là ne plus pouvoir se dissocier des propositions qui entendent en finir avec lui ?

LA RÉFLEXIVITÉ ET SON ANCRAGE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

À cette question provocatrice, il faut répondre par la négative, car que Bitbol abandonne la notion de formes pures, configurant *a priori* le possible connaissable, n'invalide pas pour autant l'intégralité de la démarche transcendantale. Bitbol, en effet, la redéfinit à partir de

30 *Ibid.*, p. 192.

31 *Ibid.*, p. 69.

la notion de réflexivité. Telle est pour lui la clé de voûte du paradigme transcendantal. Ce processus réflexif, comme mouvement en direction de l'acte même de penser, s'oppose, *a minima*, au mouvement d'aller vers un X, mouvement transitif, car se dirigeant vers une cible extérieure à la pensée. Pour le dire avec un exemple trivial : dans un acte de parole, la séquence « je dis que X » (la neige est blanche ou le grand dehors est nécessairement contingent), le X est l'objet dont on parle, ce vers quoi l'on dirige son attention ; le « je dis que » est ce par quoi quelque chose peut être dit. L'attention du philosophe peut se porter sur ce « je » sans pour autant en faire un objet d'analyse, ce qui le transformerait en son contraire : un objet dont on parle et non la condition de l'acte de parole. C'est ce type de mouvement réflexif qu'investit Bitbol et qui lui permet de s'inscrire dans le sillage du transcendantal en majorant deux de ses indéniables caractéristiques : la direction vers l'acte de connaître (dire, penser) et non vers le contenu connu et la régression à une condition non éliminable, car conquise par l'argument de l'impossibilité de sa négation, impossibilité elle-même attestée par le fait que la nier nous condamnerait à une contradiction performative dirimante³².

Cette réflexivité, véritable conquête de la démarche transcendantale kantienne, dévoile un domaine à explorer : « l'habitat humain³³ ». Dévoiler et arpenter cet espace deviendra la tâche d'une philosophie transcendantale, car réflexive et procédant par conscience d'impossibilité (structure de l'argument transcendantal reprise et accentuée chez Bitbol par ce qu'il nomme l'argument élenctique). Ce mouvement réflexif et

32 La notion de contradiction performative, majorée par Bitbol, renvoie à Fichte plus qu'à Kant. Bitbol reprend la notion d'argument transcendantal bel et bien thématized comme tel par Kant. Il s'agit de l'argumentation qui s'appuie sur la conscience de l'impossibilité de ne pas poser telle condition sans quoi la chose à expliquer ne pourrait l'être. Fichte a rendu encore plus contraignant cet argument en fondant tout son système sur la non-contradiction entre le dire (*Sagen*) et le faire (*Tun*), c'est-à-dire sur l'évitement de ce moment où le contenu du discours est annulé par l'acte même de le dire.

33 Le transcendantal a « permis de concentrer les efforts sur un programme d'exploration minutieuse de l'habitat humain » (M. Bitbol, *Maintenant la finitude*, *op. cit.*, p. 43).

argumentatif conduit au seul principe indépassable que reconnaîtra Bitbol : le « je maintenant et ici ». Parce que tout contenu énoncé suppose une énonciation proférée *hic et nunc*, le « je au présent de son énonciation » devient la condition que l'on ne peut nier sans le réintroduire sans cesse. Ainsi cette instance est nécessaire au sens précis de ce qui ne peut pas ne pas être posé par nous quand nous pensons et parlons. Mais cette nécessité est elle-même contingente : « Je maintenant suis nécessaire dans la mesure même de ma déroutante contingence³⁴ », tel est le chiasme ultime (nécessité de la contingence, contingence de la nécessité) auquel nous confronte la conscience vécue dans le présent de son énonciation. Il convient ici de relever la curieuse symétrie entre les systèmes de Bitbol et Meillassoux : alors que la nécessité de la contingence de toute chose en soi était le principe du réalisme spéculatif, cette fois, contingence et nécessité sont transférées au « je » en tant qu'éprouvé dans le moment présent. Néanmoins, si l'on compare Bitbol à Kant (et même à Fichte et Husserl), on réalise l'étendue du bouleversement accompli au sein de l'entreprise transcendantale. Si le « je » est bien encore la condition ultime et indépassable, il ne s'agit plus d'une instance universelle et quasi transtemporelle, mais bien de l'individu limité au présent de son énonciation³⁵.

Il en découle, logiquement, que le type de parole que l'on pourra tenir sur l'exploration de notre « habitat » ne relèvera plus du savoir discursif et rationnel, mais de l'attestation d'un vécu éprouvé ici et maintenant. Le mode d'appréhension de ce domaine (que Bitbol, empruntant le terme à la phénoménologie de Merleau-Ponty, dit être celui de l'endo-ontologie), sera comparé au mystique du *Tractatus*³⁶. Nous sommes passés de la connaissance à « l'éprouvé », du discours rationnel au « saisissement

34 *Ibid.*, p. 142.

35 Il faudrait aussi comparer l'appui sur la notion de relation réciproque chez Fichte et Bitbol. Chez Fichte la promotion de cette relation n'implique pas de renonciation à la notion de vérité. Sur ce point, voir Isabelle Thomas-Fogiel, « Umriß einer Kritik am Begriff der Kommunikation », dans Christian Berner *et al.*(dir.), *Schleiermacher-Kongress 2021*, Berlin, de Gruyter, 2023, p. 29-46.

36 Voir M. Bitbol, *Maintenant la finitude*, *op. cit.*, p. 36 sq.

actuel d'être là³⁷ », de la réalité de l'être sans nous à la réalité d'un vécu par moi. L'enjeu principal de ce que Kant appelle l'idéalisme transcendantal (fonder la notion d'objectivité et maintenir une définition forte de la vérité contre les attaques sceptiques) est bel et bien abandonné au profit d'une exploration phénoménologique de la réalité des vécus qui constituent le sol intuitif, sorte d'en deçà de toute connaissance, qui néanmoins fonde toutes nos opérations puisque toute action, réflexion, pensée, connaissance, deviendra relative à la seule certitude du je vécu « en son présent vivant³⁸ ».

354

Au terme de cette analyse des trois gestes transformateurs du paradigme, nous parvenons aux résultats suivants : tout d'abord, la démarche génétique conduit à une oscillation problématique entre relativisme de la connaissance (laquelle n'est plus gratifiée que d'une simple probabilité révisable) et engagement à coloration curieusement réaliste (la référence à la poussée adaptative de l'espèce). Certes, Bitbol, par son appui sur la théorie énative, prend soin de préciser qu'il ne succombe pas pour autant au thème, propre à bien d'autres phénoménologies d'obédience heideggérienne, de « l'archi-originaire » qui détaillerait les étapes par lesquelles une *chora* originaire engendrerait les structures de la connaissance et pourrait se donner *in fine*, comme appel, trace ou indice de l'Être. Cependant, l'investigation des « coulisses » du transcendantal conduit bien à exhiber une réalité (la poussée adaptative de l'espèce) sur fond de laquelle la connaissance surgit, se forme et évolue.

En ce qui concerne non plus l'au-delà de la connaissance (le fond dont elle procède) mais son en deçà, à savoir le sol phénoménologique³⁹, défini comme l'ancrage qui justifie et légitime la seule certitude que nous

37 *Ibid.*, p. 142. .

38 *Ibid.*, p. 431.

39 On pourrait penser qu'il y a contradiction entre la fondation de la connaissance par l'ancrage biologique (au-delà ou par le haut) et celle par la phénoménologie des vécus (l'en deçà ou par le bas). J'ai montré ailleurs qu'il y avait tension mais non contradiction. Le biologique répond à la question : pourquoi les hommes ont-ils développé l'activité de connaissance ? La réponse est le besoin pour la survie de l'espèce, que la théorie de l'évation explicite. Le phénoménologique pose la question de savoir ce qui fonde toute certitude. La réponse est : je « au présent de

puissions avoir (je, ici maintenant), on peut à nouveau affirmer que le principe fondamental de la réflexivité de Bitbol est sans conteste clair et distinct : « le je au présent de son énonciation » relève de ce qu'il appelle un argument existentiel, dont il détaille soigneusement la structure et délimite l'usage, argument qui peut donc être mis en œuvre par tout lecteur. Néanmoins, cette transformation du sujet transcendantal en sujet s'attestant uniquement dans le présent de son énonciation accentue là encore le risque de relativisme. La limitation de l'opération réflexive à la seule certitude de la présence à soi *éprouvée* uniquement dans l'ici et le maintenant ne peut que poser le problème du passage de la certitude du « je ici maintenant » au nous, du singulier à l'universel, de la simple attestation d'une expérience vécue à la prétention de son exemplarité pour tous. Ainsi, de la même manière que Bitbol avait restreint les pouvoirs de la connaissance encore plus que ne le voulait Kant, il semble avoir également rabattu les prétentions de la phénoménologie (du moins husserlienne) en la cantonnant à la seule investigation du pré ou anté discursif, domaine où l'acte de connaître est remplacé par le *fait* d'éprouver *hic et nunc*.

La pensée de l'absolu, qu'il oppose à celle de Meillassoux, cristallise toutes ces transformations. En effet, dans l'endo-ontologie il s'agit non de penser ou de connaître l'absolu, mais de le vivre. Parvenir à cette expérience, c'est accéder à ce moment d'indifférenciation entre sujet et objet, en lequel je ne fais qu'un avec la totalité qui me traverse et en laquelle je suis immergé.

L'appréhension du singulier apparaissant, de l'absolu phénoménologique, est donc le propre d'une expérience non seulement pré-scientifique, comme celle du monde-de-la-vie husserlien, mais également anté-prédictive, anté-catégorielle et même *anté-perceptive* [...]. On pourrait l'appeler *une expérience de saisissement* [...], le saisissement de *me* découvrir dans *tout cela, maintenant et ici*⁴⁰.

son énonciation », *Ibid*, Chapitre II, « l'argument maître au présent de son énonciation, p. 111 à 140.

40 *Ibid.*, p. 460.

L'absolu est une réalité, mais une réalité vécue, laquelle est seulement appréhendable par des termes métaphoriques⁴¹ tels, outre le « saisissement », le « frémissement » du « cela est », ou encore le « tremblement » de l'être en lequel je suis pris⁴². Là encore le philosophe se met en quête d'un type de réalité, non certes pas la réalité définie comme *res* là devant moi et indépendante de mon existence et de ma pensée, mais d'une réalité comme l'expérience *de fait* vécue en première personne, expérience qui délimite le seul type de certitude auquel nous pouvons prétendre, celle du je ici et maintenant et de son saisissement de se découvrir « dans tout cela » (totalité je-monde comme absolu). Peut-on aller encore plus loin dans cette tentative de cerner le geste (ou la geste philosophique) de Bitbol ? C'est ce qu'il nous reste à faire en le comparant aux gestes anti-transcendants de Meillassoux, comparaison qui révélera une bien curieuse communauté, susceptible de faire émerger, en retour, une tout autre question adressée au transcendantal.

LE TRANSCENDANTAL À LA LUMIÈRE D'UNE AUTRE QUESTION

FONDER LA PENSÉE DISCURSIVE À PARTIR D'UN AUTRE QU'ELLE-MÊME,
UNE ÉVIDENCE ?

L'entreprise de Bitbol se concentre tout entière dans l'acte de dévoiler ce qui, excédant les limites de la connaissance définies par la démarche transcendantale de Kant, appelle sa complète reconfiguration. Ces différents gestes détaillés et leurs implications rendues explicites, portons maintenant notre attention sur le fait que cette reconfiguration s'effectue par l'ancrage de la connaissance dans une réalité qui n'est pas de connaissance. Il s'agit, en fait, pour Bitbol de trouver ou d'exhiber des sphères posées comme effectives qui rendent raison de la connaissance : la réalité de l'évolution adaptative, tout d'abord, matrice (qui de fait *est*) sur

41 L'adjectif « métaphorique » n'est pas une critique implicite de Bitbol, mais la prise en compte de la parole seule pertinente dans le cadre de son endo-ontologie.

42 Respectivement Michel Bitbol, *Maintenant la finitude*, *op cit.*, p. 476, 475.

fond de laquelle se détachent progressivement les actes de connaissance ; la réalité de l'expérience vécue, ensuite, qui, pour sa part, fonde la seule certitude à laquelle nous puissions prétendre. Or ce geste de Bitbol a creusé un abîme entre Kant et lui. Chez Kant, la connaissance est entourée de domaines qui ne sont pas de connaissance (la morale, la vie). Assurément la notion même de *limite* implique de poser un autre que la connaissance, sphère ou domaine qui surgit au-delà, par le simple fait de poser une limite. Mais ces au-delàs repérés par Kant *bordaient* la connaissance, mais ne la fondaient ni ne l'expliquaient. Dissocier différents domaines et les cartographier (la connaissance, la morale) n'est pas le même geste que fonder un domaine (celui de la connaissance) sur un autre (celui de la réalité biologique pour rendre compte du fait de la connaissance, celui de l'éprouvé ici et maintenant, par essence non discursif, pour fonder le seul type de certitude que nous puissions atteindre).

La question qui se pose dès lors est la suivante : pourquoi vouloir fonder, asseoir, ancrer, originer la connaissance dans une instance qui serait autre que la connaissance ? La question vaut, quelle que soit la manière dont sera défini cet autre fondateur : *res* indépendante de nous, effectivité d'un vécu forcément ressenti par moi, réalité des faits biologiques, linguistiques ou historiques, déjà disponibles et donc « donnés », etc. Dit plus précisément : notre question n'est pas : pourquoi vouloir fonder la connaissance, mais pourquoi prétendre la fonder à partir d'un autre que la connaissance, autre qui aurait sur elle la supériorité de se présenter comme un fait (l'expérience concrètement vécue, l'évolution *de facto* des espèces, etc.) ? La question du transcendantal est, nous l'avons dit, celle de la connaissance (interrogation sur nos manières de connaître). Mais pourquoi faudrait-il que cette question appelle, comme une cause sa conséquence, une explication de la connaissance à partir de ce qui n'est pas elle ? Or, à la lumière de cette nouvelle question, la différence entre l'acte de reconfiguration du transcendantal par Bitbol et la charge anti-transcendantale de Meillassoux se fait moindre qu'elle n'y paraît d'emblée. C'est cette question qui nous servira de fil d'Ariane à la fois pour achever cette analyse des principaux gestes de la contestation contemporaine du transcendantal et pour tenter d'esquisser un chemin autre que ceux proposés.

Notons qu'à la différence de Bitbol, les points principaux, car architectoniques, de la construction de Meillassoux ne peuvent être analysés puisque le transcendantal n'en est pas le centre mais le point de départ négatif⁴³. Par ailleurs, bien des développements importants de Meillassoux sur Kant ne concernent pas directement le terme « transcendantal ». Nous n'envisagerons donc que les deux moments où « le » transcendantal (nominalisé) est frontalement présenté comme ce qu'il faut abandonner. D'emblée, le texte délimite son projet : « renouer avec l'exigence d'une connaissance de l'absolu et rompre avec le transcendantal qui en interdit la possibilité⁴⁴ ». Cet absolu est déterminé par la clause de l'indépendance par rapport à la pensée et est décliné par les notions d'extérieur, de postérieur et d'antérieur à nous en tant qu'espèce humaine. Bref, l'ab-solu est indépendant, car non lié. C'est ce « non-lié » qui aura nom de « réel » et légitimera la revendication du terme réalisme. Au fil du texte, ce réel indépendant est déterminé comme grand dehors, soit le monde, lui-même résumé à la matière. À ce premier niveau, on entend nous démontrer qu'*il y a* des choses indépendantes de nos schèmes cognitifs et perceptifs. Le réalisme ontologique (si l'on accepte les raisons de Meillassoux) serait ainsi fondé. Ce qui est assurément important, et même si l'on y tient considérable, mais force est d'admettre que Kant n'en aurait eu que faire. En effet, cet « il y a » de la chose, la première *Critique* l'affirme de la plus benoîte des façons, et le détermine exactement comme Meillassoux le fera *in fine* à savoir : la chose en soi est effective (« il y a ») et non contradictoire. Que cela pose problème au sein de l'édifice kantien, Meillassoux, comme Jacobi ou Fichte avant lui, a raison de le souligner, mais la cohérence du système kantien n'est pas notre problème du moment. Seul importe ici le fait que *stricto sensu* l'affirmation de l'existence d'une chose indépendante de nous (en tant

43 Les occurrences, beaucoup moins nombreuses (une trentaine) sont par endroits de simples mentions (idéalisme transcendantal par opposition à celui spéculatif de Hegel, etc.).

44 Q. Meillassoux, *Après la finitude*, op. cit., p. 39.

qu'espèce humaine) ne constitue pas une objection à une procédure (le transcendantal) qui décline nos différentes manières de connaître. Dans de nombreux textes récents, le souci premier et parfois exclusif des néoréalistes a été de vouloir informer leurs contemporains qu'il y a des choses indépendantes de nous autres humains (réalisme ontologique). Mais ce qui est en jeu, dans une discussion sur le transcendantal, c'est le réalisme épistémologique selon lequel nous pourrions *connaître* les choses telles qu'elles sont indépendamment de nous. C'est à ce second niveau qu'intervient le concept de vérité, qui pour le dire de manière anecdotique n'est pas le même mot que celui de « réalité ». À la différence de bon nombre de néoréalistes, dont la tentative de montrer qu'il y a des X (le chausson observable), mais aussi des Y (les inobservables de la physique) et même des Z (la licorne dans l'ontologie plate⁴⁵) indépendants de nous, épuise leur légitimation du terme « réalisme », Meillassoux est l'un des rares, du moins du côté continental, à avoir abordé le deuxième niveau de la question. Il remet donc en cause la notion de validité objective mise en place par l'investigation transcendantale qui redéfinit la notion de vérité à partir de l'universalité des structures subjectives. Pour ce faire, il revient à la définition réaliste de la vérité, à savoir celle qui, d'une manière ou d'une autre, estime que la vérité de nos propositions (idées, jugements, énoncés, croyances) rend compte de la réalité d'entités indépendantes comme les faits, les états de choses ou le monde⁴⁶. De fait, même si Meillassoux ne s'étend guère sur l'analyse de son concept de vérité⁴⁷, on peut néanmoins

45 J'ai analysé deux de ces courants réalistes (réalisme scientifique analytique et ontologie plate) dans Isabelle Thomas-Fogiel, « Verdad y realidad en el realismo científico actual », trad. esp. Laureano Ralon, dans *Entre Realismos*, México, Universidad Iberoamericana, 2023, p. 347-380 et *id.*, « Flat ontology, a negative Cosmology? The aliquid and its Other », dans Fosca Mariani Zini (dir.), *The Meaning of Something*, Berlin, Springer, 2022, p. 151-176.

46 Ce qu'on a appelé la vérité correspondance qui court du livre thêta de la *Métaphysique* d'Aristote aux théories les plus actuelles de la vérification.

47 C'est un trait commun à de nombreux néo-réalistes qui, ayant à cœur de restaurer la notion de *réalité* comme indépendante de nos schèmes perceptifs et cognitifs, argumentent dans cette seule direction. Mais les théories explicites de la *vérité* (*quid* de sa définition, son critère, ses propriétés?) y sont curieusement absentes, tout se passant comme

dire que son texte implique que ce qu'il appelle la série « idéelle⁴⁸ » soit conforme à la série réelle, sans quoi la revendication de réalisme, réduite au simple engagement ontologique n'aurait, contre le transcendantal, aucune efficacité. Or qu'est-ce que Meillassoux, à ce niveau seul pertinent si l'on veut contester le transcendantal, objecte à la notion de « vérité : universalité » de Kant ? Que la science dit vrai et que par là elle nous montre que l'on peut connaître les choses en soi. La science a, depuis Galilée, permis à l'homme « un excentrement de la pensée par rapport au monde au sein du procès de la connaissance », lequel engendre la « capacité générale » de la science « à énoncer des lois indépendamment de la question de l'existence d'un sujet connaissant⁴⁹ ». Cette science est entendue à la fois comme science expérimentale, dont les énoncés ancestraux nous montrent que nous pouvons avoir des connaissances sur ce qui était avant l'avènement de l'homme sur la terre (défi au cercle corrélationnel) et les mathématiques qui, comme chez Badiou, disent la structure de l'être. Pour les mathématiques, *Après la Finitude* reconnaît que la démonstration de leur capacité à dire le grand dehors reste encore à venir. Le véritable point d'Archimède, non certes pas de l'ensemble du système de Meillassoux⁵⁰ mais de sa charge anti-transcendantale, reste donc, dans ce texte, la présence dans les sciences expérimentales d'énoncés ancestraux que nous devons, insiste Meillassoux, comprendre littéralement⁵¹. C'est à ce niveau qu'intervient la deuxième occurrence du terme « transcendantal » :

nous pouvons donc reformuler ainsi notre question : à quelle condition peut-on légitimer les énoncés ancestraux de la science moderne ? C'est une question de style transcendantal, mais dont la particularité est qu'elle

si retrouver la notion de réalité c'était, du même coup et sans plus de justification, renouer avec celle de vérité.

48 Q. Meillassoux, *Après la finitude*, *op. cit.*, p. 29.

49 *Ibid.*, p. 160 et p. 161.

50 Je m'attache uniquement au terme *transcendantal* dans son texte. Ne sont pas pris en compte bon nombre de ses autres arguments contre Kant et le corrélationisme en général, notamment contre Fichte. Sur son rapport à Fichte, voir Isabelle Thomas-Fogiel, « Fichte and the Contemporary Debate about Speculative Realism », dans Marina F. Bykova (dir.), *The Bloomsbury Handbook to Fichte*, London/New York, Bloomsbury, 2020, p. 539-554.

51 Q. Meillassoux, *Après la finitude*, *op. cit.*, p. 35.

a pour condition première l'abandon du transcendantal. [...] La vertu du transcendantal n'est pas de rendre le réalisme illusoire, mais de le rendre stupéfiant : apparemment impensable, *et pourtant vrai* – à ce titre éminemment problématique⁵².

Décomposons ce raisonnement qui a assurément l'allure d'un argument transcendantal : on y part d'un *factum* que personne ne devrait pouvoir contester et, ensuite, on remonte à ses conditions de possibilité, soit chez Kant : il y a des jugements synthétiques *a priori*, à quelles conditions sont-ils possibles ? Mais le problème dans le raisonnement de Meillassoux est le suivant : le fait postulé ou *factum* de départ est que la science est vraie, car *de fait* elle dit ce qui est indépendamment de nous. Meillassoux stipule la proposition qui, contre Kant, serait à démontrer : *dire vrai c'est uniquement dire ce qui est réel, lui-même défini comme ce qui est totalement indépendant de nous*. On semble frôler la pétition de principe puisque pour démontrer que dire vrai est dire ce qui est réel (c'est ce que l'on objecte à la théorie de la vérité/universalité de Kant), on présuppose d'emblée que la science est vraie, *car* elle dit (ou a déjà dit depuis Galilée) ce qui est indépendant de nous. Peut-on vraiment démontrer la légitimité d'une définition réaliste sur la vérité (conformité de notre connaissance à une chose indépendante de nous) en l'ayant, au préalable, posée comme indiscutable : la science l'a fait et c'est de ce *factum* qu'il faut partir ? Qu'il ne s'agisse plus là d'un argument transcendantal *stricto sensu*, Meillassoux le concède qui parle de « style », mais la question demeure de savoir s'il s'agit encore d'un argument, et non pas d'une simple stipulation qui présuppose ce qu'il faudrait démontrer pour pouvoir, à bon droit, conclure à la nécessité de l'abandon du dispositif transcendantal.

Résumons la double fragilité de la charge anti-transcendantale de Meillassoux (laquelle se retrouve dans bien d'autres réalistes scientifiques) : le réalisme ontologique n'est pas une objection pertinente contre la démarche transcendantale ; le réalisme épistémologique, s'il veut être pertinent, ne peut être stipulé d'emblée par les philosophes sur le mode : *la science dit vrai, car elle dit ce qui est*, et c'est de cette proposition postulée

52 *Ibid.*, p. 38 (nous soulignons).

qu'en tant que philosophe nous partirons pour, contre le transcendantal, proposer un autre terme (spéculatif pour Meillassoux, métaphysique pour d'autres réalistes scientifiques). Parce que cette proposition est ce qui doit faire tomber l'édifice transcendantal, elle ne saurait être posée comme un *factum* de départ.

Dès lors, la charge anti-transcendantale requiert une démonstration que Meillassoux ne fournit pas dans *Après la Finitude*. Mais c'est moins cette possible fragilité de l'assaut anti-transcendantal que nous retiendrons pour finir que le constat d'une curieuse convergence entre nos deux auteurs. En effet : 1) aussi bien Bitbol que Meillassoux cherchent à exhiber ce qui excède les frontières de la connaissance définies par Kant ; ils constituent ainsi un remplissement récent de l'expression « les limites du transcendantal ». 2) Dans les deux cas, ce qui commande la transformation ou l'abandon du transcendantal est le recours à une réalité fondatrice : la chose matérielle chez Meillassoux, celle de la réalité vécue ici et maintenant chez Bitbol. Que la première réalité ou effectivité soit dite indépendante de nos schèmes cognitifs et perceptifs et la seconde arrimée à un humain vivant ici et maintenant peut assurément servir de critère pour enrôler l'un dans le club désormais bondé du réalisme, l'autre dans celui du corrélationisme. Mais cela ne change rien à la nature même du geste effectué par l'un et l'autre : fonder la pensée discursive sur une réalité autre que la pensée discursive. La relation contemporaine au transcendantal, qu'elle se veuille réformatrice (amendement) ou révolutionnaire (table rase), a pour moteur à chaque fois : la monstration d'un fait, d'un donné qui explique et fonde la pensée discursive. Ce qui donne consistance à notre question : pourquoi expliquer ou fonder la connaissance comme pensée discursive serait nécessairement l'ancrer dans une réalité autre qu'elle-même ?

362

POURQUOI LA PENSÉE DISCURSIVE DEVRAIT-ELLE ÊTRE LIMITÉE ?

Face à ce qui pourrait apparaître (à tort) comme un déluge d'objections contre ces deux récentes entreprises, doit-on conclure que toute critique du transcendantal kantien est vouée à l'échec et qu'il ne nous reste plus qu'à reconduire la philosophie critique, en rappelant la facticité des

formes de la connaissance : c'est ainsi que nous pensons ou faisons, et nulle investigation ne saurait nous dire pourquoi, nulle bêche creuser plus profond ? Non pas, car on peut simplement envisager la relativisation du transcendantal (en son acception kantienne du moins) à partir d'un autre point de vue. Le cœur du transcendantal est, nous l'avons vu, la pensée des limites. Ces limites sont celles de la pensée discursive et rationnelle. Mais pourquoi est-ce la pensée qui devrait être limitée ou avoir des limites ? La limite de la pensée des limites ne serait-ce pas de considérer comme acquis que toute pensée doit avoir des limites dont elle ne peut sortir ? C'est peut-être à partir de cet autre horizon que l'on peut questionner et situer le transcendantal kantien. Si le propre de la pensée discursive était de dépasser les limites, le donné ou ce qui est, si penser c'était illimiter et non se tenir dans les frontières d'un espace préalablement clôturé comme seul possible, que resterait-il du transcendantal ? Bien des éléments sans doute : la forme d'un raisonnement (l'argument transcendantal), la notion de réflexivité, voire la tentative idéaliste de maintenir une notion forte de vérité sans la soumettre à la possession préalable d'un réel indépendant d'elle, mais non plus la pensée des limites qui en est le moteur et assure la dynamique de la *Critique*. En ce sens, une suggestion du titre *Après la finitude* pourrait être reconsidérée : ne convient-il pas d'interroger la proposition selon laquelle la pensée discursive serait nécessairement finie ? Cette suggestion, Meillassoux n'en explore pas toutes les potentialités puisque son réalisme le contraint à vouloir subordonner toute pensée et toute connaissance à un réel indépendant d'elle. Pour lui, ce qui fonde la connaissance (la pensée discursive comme vraie ou fausse) est ce qui est, le grand dehors, la matière, le non-lié ou absolu. Mais peut-être que la pensée, comme activité, est le non-lié, l'absolu recherché, qui ne peut être déduit d'un autre qui en rendrait raison. Peut-être aussi que son activité en tant qu'elle est pensée discursive et rationnelle consiste à illimiter, à faire reculer sans cesse telle ou telle limite, considérée comme définitive. Il ne saurait être question dans le cadre de cet article d'approfondir cette simple suggestion, il convenait néanmoins de la poser pour indiquer le lieu à partir duquel le transcendantal kantien pourrait être mis en question autrement qu'il ne l'est aujourd'hui.

*
* *

364

Au terme de ce parcours, dont l'enjeu était de comprendre comment pouvait résonner aujourd'hui le défi lancé par l'énoncé *les limites du transcendantal*, les gestes principaux et les implications les plus fondamentales qui structurent deux récentes relations au transcendantal kantien ont été explicités. Au départ, cette double proposition semblait enfermer la philosophie à venir dans une alternative : soit prétendre en avoir fini avec le transcendantal par simple restauration d'un réel indépendant de nos schèmes cognitifs, soit vouloir le reconstruire en radicalisant toujours plus le geste qui en est la source : la pensée des limites. Contre cet apparent *Tertium non datur*, nous avons suggéré une troisième possibilité qui n'est ni un abandon sans reste, ni une radicalisation du geste kantien. Nous avons ainsi dégagé un autre horizon à partir duquel pouvait être questionné le transcendantal kantien. Poser des limites à la pensée ne serait-ce pas la véritable limite du transcendantal ? L'absolu, auquel la philosophie contemporaine cherche obstinément à arrimer la pensée, n'est-ce pas le nom de la pensée rationnelle elle-même qui toujours illimite ce qui se donne comme limité et fait advenir l'infini dans le fini ?

INDEX

A _____

- Agamben, Giorgio 70, 84, 85.
Angelelli, Ignacio 82.
Aristote 51, 53-56, 58, 60, 61, 73,
133, 146, 197, 359.
Audi, Paul 275-277.

B _____

- Bachelard, Gaston 243, 305-307,
311-313, 317, 321, 322, 328-330,
334.
Barsotti, Bernard 307.
Baumgarten, Alexander Gottlieb
80, 81, 91.
Benoist, Jocelyn 46, 51, 218, 219,
228, 229, 294, 296.
Bergson, Henri 234.
Bernet, Rudolf 228, 229.
Biard, Joël 57.
Biemel, Walter 33, 34.
Bitbol, Michel 17, 18, 232, 338-340,
345-458, 362.
Boltzmann, Ludwig 278-281.
Bolzano, Bernard 236, 345.
Borel, Émile 239-242.
Bouwsma, Oets Kolk 286, 288.
Brampton, Charles Kenneth 58.
Brentano, Franz 226.

C _____

- Campbell, Norman Robert 177.

- Carnap, Rudolf 216, 217, 235, 262,
264, 269-271, 273, 292-299, 305-
334.
Cavaillès, Jean 236, 239, 240.
Cavell, Stanley 303.
Conant, James 270-272.
Cohen, Hermann 193, 195, 341.
Courtine, Jean-François 79, 120.
Couturat, Louis 175.

D _____

- Dedekind, Richard 236, 237.
Desanti, Jean-Toussaint 237, 238,
257.
Descartes, René 26, 46-48, 51, 52,
55-57, 85, 111, 142, 268.
Descombes, Vincent 229.
Diamond, Cora 270, 272, 273.
Diderot, Denis 85, 87.
Duchesneau, François 146, 147.
Duhem, Pierre 164.

F _____

- Farges, Julien 214, 228-230, 235.
Ficara, Elena 84.
Fichte, Johann Gottlieb 8, 10, 12,
24, 25, 31, 32, 34, 41-43, 83, 219,
299, 339, 341-346, 352, 353, 358,
360, 361.
Fink, Eugen 29, 33, 36, 37.
Fournier, Jean-Baptiste 158, 214,
235, 262.
Friedlander, Eli 264, 265.

Friedman, Michael 159, 293, 295,
297, 305.

G

Galilei, Galileo 56, 57, 85, 105, 106,
155, 266, 230, 330, 332, 360, 361.

Genova, Anthony 146.

Gentzen, Gerhard 253.

Gilson, Étienne 54.

Gödel, Kurt 252, 254.

Grandjean, Antoine 98, 132, 150,
166, 167.

Granger, Gilles-Gaston 272, 273,
295, 296.

Grapotte, Sophie 82, 83.

H

Habermas, Jürgen 14, 108, 109,
113, 124, 125, 341, 344-346.

Hacker, Peter 265-268, 271, 272.

Hartogs, Friedrich M. 256.

Heidegger, Martin 14, 36, 47, 48,
51, 52, 65, 97, 114, 118, 119, 121,
123-125, 193, 194, 222, 223, 230,
233, 305, 354.

Heinzmann, Gerhard 240, 241,
256.

Helmholtz, Hermann von 10, 11,
15, 16, 158, 177, 191, 193-195, 197-
204, 207, 208, 210, 211, 213-222,
341.

Hilbert, David 249-254, 326.

Hinske, Norbert 72, 76, 80.

Hintikka, Jaakko 278, 281.

Hölder, Otto 177.

Honnfelder, Ludger 78, 79.

Husserl, Edmund 8, 10-17, 25-37,
45-47, 49, 51, 58-65, 97, 98, 114-
118, 120-125, 202, 214, 215, 221,
225-238, 242-248, 252, 253, 255-

257, 264, 277-279, 293, 294, 305-
334, 338, 339, 341, 346, 353, 355.

I

Ingensiep, Hans Werner 142.

K

Kafka, Franz 277.

Kant, Immanuel 7-18, 23-25, 30,
31, 34, 45-52, 57, 58, 61-65, 67-93,
97-107, 111-116, 119, 120, 123,
125, 127-143, 145-151, 157-177,
184, 185, 187-199, 202, 203, 207,
211, 212, 218, 220-223, 227, 237-
239, 242, 256, 261-268, 272, 273,
275, 277, 281, 292, 293, 301, 305-
307, 311, 315-320, 325-329, 335-
364.

Kepler, Johannes 56, 59, 60.

Kienzler, Wolfgang 288, 291.

Knoepffler, Nikolaus 70.

Krantz, David 177.

Krause, Albrecht 193.

Kuratowski, Casimir 256.

L

Leclercq, Bruno 241.

Leibniz, Gottfried Wilhelm 62, 64,
65, 133, 138-142, 144, 174, 176,
177, 187, 188.

Lequan, Mai 102, 175.

Locke, John 57, 133, 138, 146.

Luce, Duncan 177.

Lukács, Georg 67.

M

Mach, Ernst 277, 278, 280-284, 313.

Malabou, Catherine 142, 145, 146,
149, 150, 341, 349.

Meillassoux, Quentin 338-340,
345-347, 351, 353, 355-363.

Mensch, Jennifer 149.
Moore, George Edward 266.
Mundy, Brent 182.

N _____
Narboux, Jean-Philippe 273.
Natorp, Paul 227, 234, 237, 256.
Nietzsche, Friedrich 68, 121.

O _____
Oberhausen, Michael 139, 151.
Ockham, Guillaume d' 53, 57, 58.

P _____
Paccioni, Jean-Paul 81.
Pascal, Blaise 52.
Pears, David 265, 272.
Perrin, Denis 286.
Pierobon, Frank 158.
Pinder, Tillmann 72.
Pradelle, Dominique 51, 52, 64, 99,
107, 119, 202, 214, 225, 229, 232,
235, 236, 239, 246, 248-253, 256.
Puech, Michel 76

R _____
Rang, Bernhard 326.
Richardson, Alan W. 293.
Riemann, Bernhard 16, 192, 194,
204, 205, 207, 251.
Rivenc, François 228, 229, 240, 241.
Rivero, Gabriel 84.
Romano, Claude 228, 229.
Rouilhan, Philippe de 240, 241.
Russell, Bertrand 240, 251, 268,
269, 298, 307, 319.

S _____
Schiller, Friedrich von 93.

Schleiermacher, Friedrich 246,
247, 353.
Schopenhauer, Arthur 263, 274,
275, 277.
Sgarbi, Marco 82.
Stiegler, Barbara 275.
Sullivan, Peter 272.
Suppes, Patrick 177.
Swoyer, Chris 182, 183.

T _____
Tarski, Alfred 256.
Tengelyi, László 33.
Thomas-Fogiel, Isabelle 344, 353,
359, 360.
Travis, Charles 300.
Tversky, Amos 177.

V _____
Vleeschauwer, Herman Jean de
145.
Vollrath, Ernst 80.
Vuillemin, Jules 158, 307, 320, 322.

W _____
Weininger, Otto 263.
Wigner, Eugene 155.
Wittgenstein, Ludwig 16, 17, 45,
221, 250, 261-278, 283-293, 297-
303, 327.
Waismann, Friedrich 278, 292, 303.
Wolff, Christian 80-82, 132.
Wolff, Francis 196.
Wubnig, Judy 146.
Wundt, Max 76.

Z _____
Zermelo, Ernst 239-242, 254, 256.
Zöllner, Günter 139, 142, 145, 146,
149.

TABLE DES MATIÈRES

Porter le transcendantal à sa limite Jean-Baptiste Fournier & Laura Tavernier	7
--	---

PREMIÈRE PARTIE

Les limites métaphysiques du transcendantal

Le transcendantal et le spéculatif Alexander Schnell.....	23
La question de l'existence du monde a-t-elle un sens ? Édouard Mehl.....	45
<i>Aufklärung</i> et <i>Philosophia transcendentalis</i> . Kant et la genèse de la problématique transcendantale Mehdi Rousset	67

DEUXIÈME PARTIE

Les limites empiriques du transcendantal

L'idée d'un transcendantal historique a-t-elle un sens ? Raphaël Authier.....	97
« Pour ainsi dire un système de l'épigenèse de la raison pure » : des catégories comme « premiers principes <i>a priori</i> spontanément pensés » Antoine Grandjean	127

TROISIÈME PARTIE

Les limites épistémologiques du transcendantal

Fonder la mathématisation de la nature :
abduction ou analyse transcendantale ?
Julien Tricard..... 155

Reformatages et limites empiristes du transcendantal dans la
philosophie de la connaissance de Hermann von Helmholtz
Jean-Baptiste Fournier..... 191

La constitution des idéalités mathématiques est-elle transcendantale ?
Dominique Pradelle..... 225

392

QUATRIÈME PARTIE

Les limites historiques du transcendantal

Grammatical ou transcendantal ? Le sens du possible sans conditions
Élise Marrou..... 261

Sur la contingence du donné : Carnap et Husserl
Bernard Barsotti..... 305

Penser les limites, illimiter la pensée
Isabelle Thomas-Fogiel..... 335

Bibliographie..... 365

Auteurs..... 381

Index..... 387

Remerciements..... 390

Table des matières..... 391